

Venise aux quinzième et seizième siècles

Introduction

Thaïs

Bonjour à toutes et à tous. Bienvenue dans ce nouvel épisode des podcasts de Mondes sociaux. Aujourd'hui, nous sommes dans le cadre du festival « Histoires à venir », et je vous propose de partir à l'étranger et de venir découvrir le quotidien des habitants de Venise au début du seizième siècle.

Ici, on va voir comment, au travers des procès réalisés à l'époque, on peut retracer les habitudes, déterminer les classes sociales de l'époque. Aujourd'hui, pour parler de ce sujet, je suis accompagnée de Claire Judde de Larivière.

Bonjour Claire.

Claire Judde de Larivière

Bonjour.

Thaïs

Claire, tu es professeure d'histoire du Moyen Âge à l'Université Toulouse – Jean Jaurès, et membre du FRAMESPA (France, Amériques, Espagne – Sociétés, Pouvoirs, Acteurs). Tu as écrit un ouvrage en 2023 intitulé *L'ordinaire des savoirs. Une histoire pragmatique de la société vénitienne (quinzième et seizième siècles)*.

Les témoignages comme angle d'approche

Thaïs

Alors ma première question, ça va être tout simplement : pourquoi avoir choisi d'étudier la société de l'époque par le biais de ces procès ?

Claire Judde de Larivière

Alors mon objectif, c'était en effet d'écrire une histoire des habitants ordinaires de Venise. C'était vraiment l'idée de dépasser les études qui se concentrent

généralement sur la noblesse ou sur les membres de la bourgeoisie vénitienne, qu'on appelle le « groupe citoyen », pour essayer d'atteindre les habitants qui peuplent cette ville, que ce soit les ouvriers de l'arsenal, les marins, les pêcheurs, les tenanciers d'auberge, les bouchers, les artisans...

Il fallait que je trouve des sources où je pouvais les entendre parler. Comme beaucoup d'historiens et d'historiens avant moi, j'ai eu cette envie d'aller regarder quels étaient leurs témoignages au sein de procès. Ce sont des procès criminels qui ont été instruits par une institution vénitienne appelée *Avogadoria de Comùn*.

L'idée, c'était de pouvoir, à travers leur témoignage face aux juges, reconstituer leur vie quotidienne. Mon idée était d'utiliser des procès, non pas pour faire une histoire de la justice ou du crime, c'est-à-dire non pas pour aller chercher les affaires en elles-mêmes, mais au contraire pour regarder ce qu'il y avait en arrière-plan, ce que ces gens disaient de leur pratique quotidienne, de leurs relations sociales, des groupes qu'ils formaient. Cela consistait à prendre au sérieux toutes leurs déclarations sur la société, toutes leurs descriptions de la société, en considérant que là, je pouvais justement avoir une parole originale sur cet objet d'étude qui était le mien. Mon objectif de départ c'était essayer, de cette façon, de les entendre parler d'eux-mêmes.

Thaïs

D'accord. Comment peut-on retracer leur quotidien à travers ces archives de leurs témoignages ?

Claire Judde de Larivière

L'idée, c'est déjà de réfléchir aux filtres qui s'appliquent sur leur témoignage. Évidemment, c'est le premier travail de l'historien. Quel que soit le document que l'on prend en considération, ce qu'on appelle des sources, elles sont toujours filtrées par des médiateurs, par des secrétaires, par des juges, par des gouvernants. Donc il n'existe pas de sources transparentes. Toutes les sources sont porteuses de messages de médiation.

Donc pour les archives judiciaires, il y a des médiations particulières qui sont, en premier lieu, le fait que c'est une interaction entre des juges et des prévenus, mais aussi des témoins qui vont abonder dans le sens des plaignants ou au contraire essayer de défendre les accusés. C'est d'une part reconnaître ces différents filtres, reconnaître les filtres de la traduction, de la transcription, donc c'est prendre un certain nombre de précautions, et en particulier une des précautions que beaucoup d'historiens avant moi ont tenté d'explicitier, c'est : peut-on se fier à cette parole qu'on lit dans les archives judiciaires ? Est-ce que

les mots qu'on lit sont bien les mots des témoins, ou est-ce que, éventuellement, ils ont été transformés par les juges et pour quelle raison ? J'essaie, en particulier dans mon deuxième chapitre, d'explicitier ma méthode de mettre tout ça bien à plat, pour ne pas tomber dans les biais de ces archives. Je propose effectivement de considérer que, parce que les gens ici évoquent leur vie quotidienne il y a moins de biais en termes de contournement d'une vérité, d'un récit de fiction, etc. Dans cette parole ordinaire, je pense qu'on peut saisir ce que les gens savent de la société qu'ils forment.

Thaïs

Alors justement, tu parles de biais. Peut-on considérer que cette étude est fiable ?

Claire Judde de Larivière

Les sources, évidemment, une fois prises toutes ces précautions, me semblent pouvoir être considérées comme des sources fiables pour mener une interprétation de ce qu'elles disent. Le travail de l'historien, c'est un travail d'interprétation. Les historiens et les historiennes, depuis des décennies, s'interrogent sur l'action de la vérité. Quelle est la vérité que l'on atteint ? Quel est notre idéal de vérité ? Quelle est la place de la fiction dans les sources qui nous sont données à lire ?

Bien entendu, j'ai essayé de mettre en place une méthode qui me permet de considérer que, non seulement la parole de ces acteurs est fiable pour comprendre comment eux voient, se représentent, agissent dans cette société, mais aussi la façon dont moi-même je peux traiter ces informations pour, en les mettant en série, en cherchant des régularités d'un témoin à l'autre, essayer de dire des choses qui sont fiables sur ce qu'est la société vénitienne entre la fin du Moyen Âge et le début de l'époque moderne.

Thaïs

Au travers de ces procès, comment est-ce que tu as pu comprendre les rôles et la configuration de la société au sein de Venise ?

Claire Judde de Larivière

Je vais donner deux exemples. Pour celui des rôles dans la société, par exemple, une des questions que je me suis posée, c'est : quels sont les groupes sociaux qui organisent la ville ou ce qu'on a appelé des classes sociales ? On a des schémas traditionnels qu'on retrouve à Venise, mais aussi dans beaucoup

d'autres villes et sociétés de l'époque, avec cette idée qu'il y a une élite patricienne ou aristocratique. Ensuite, il y a un groupe intermédiaire, généralement qu'on appelle « bourgeois » ou « citoyen », et puis un grand ensemble de gens qui constitue le peuple.

Une de mes premières questions, c'était de savoir si ces catégories-là étaient utilisées par les acteurs eux-mêmes. Est-ce que c'étaient des catégories - noblesse, bourgeoisie, peuple - qui correspondaient à leurs propres représentations, à leurs propres conceptions et à leur façon d'agir ? Je ne m'intéresse pas qu'à la façon dont les gens voient les choses, mais aussi à la façon dont ils utilisent ce qu'ils voient, ce qu'ils savent, ce qu'ils pensent pour agir en société.

Donc j'ai plutôt essayé de trouver les catégories sociales qu'eux utilisent : celles de femmes, celles d'hommes, mais en approfondissant ces catégories, par exemple des femmes, de voir qu'en fonction de l'âge des femmes, de leur statut marital, de leur réputation, on utilise différents mots pour les présenter. Il y a toute une étude cas sur les groupes, les classes, les catégories utilisées.

En terme de configuration, j'ai fait la même chose aussi sur la façon dont la ville est pensée, la cartographie mentale de ses habitants, comment ils circulent dans la ville, comment ils pratiquent la ville. Et là aussi, essayer de dépasser la simple polarisation autour de Rialto et San Marco ; pour essayer de voir comment fonctionne une paroisse, comment on circule dans la ville, ce qui renvoie à des espaces publics comme des rues publiques qui appartiennent à tout le monde, ou au contraire des espaces communs qui sont des espaces plus resserrés autour des riverains.

J'ai interrogé les catégories qu'eux utilisaient pour désigner, comprendre cette société qu'ils formaient.

Différences de classe

Thaïs

Est-ce qu'à travers tes recherches, tu as pu observer des différences de classes sociales vraiment marquées, déjà à cette époque ?

Claire Judde de Larivière

Alors oui, les classes sont effectivement très marquées dans les villes médiévales, il y a des gens très riches et il y a des gens très pauvres. Et puis entre ces deux extrêmes, il y a toute une variété de classes économiques et sociales, ou de conditions économiques et sociales.

Deux choses sont intéressantes. D'une part, la ville médiévale, c'est une ville mixte, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de quartiers pauvres et de quartiers riches, il n'y a pas de zonage, donc il y a des classes sociales, mais les gens se fréquentent parce qu'ils habitent des lieux en commun. Alors les nobles et les riches bourgeois habitent de grands palais ou des appartements dans les étages où il y a plus de lumière, plus d'air. Et bien sûr, les habitants les plus pauvres vivent dans des maisons plus insalubres, éventuellement au ras des canaux, etc. Il y a quand même cette mixité urbaine qu'il faut garder en tête et puis aussi se rappeler, et c'est ce que j'essaie de montrer tout au long du livre, que ces classes sociales ne résument pas tout.

Bien sûr, on peut être pauvre ou de classe moyenne ou très riche, mais il y a plein d'autres marqueurs dans les identifications à l'époque. Il faut croiser ça avec d'autres critères, avec le fait d'être un homme ou une femme, d'être marié, d'être étranger, d'avoir une bonne ou une mauvaise réputation, de faire telle ou telle activité professionnelle qui implique un savoir-faire.

L'idée aussi de cet ouvrage, c'est pour ça que je l'ai appelé « histoire pragmatique », c'est de ne pas m'en tenir à de grandes catégories rigides qui organisent la société, mais au contraire de comprendre comment les habitants savent jouer de ces identités différentes, savent les combiner, savent les bricoler pour faire émerger d'autres identifications que simplement « riche » et « pauvre ».

Constitution de la communauté

Thaïs

Alors, est-ce que tu as déterminé comment la communauté était construite à Venise à cette époque ?

Claire Judde de Larivière

Effectivement, une des choses qui m'a intéressée, c'est de réfléchir beaucoup en ces termes de public et de commun, en ajoutant une catégorie supplémentaire qui est celle de privé.

Par exemple, du point de vue de la configuration urbaine, j'ai beaucoup appris de la façon dont ces témoins ordinaires parlent de leur société, de leur conception d'un espace qui se joue effectivement entre ces trois catégories public, privé, commun, et dans lesquelles, collectivement, ils ne font pas la même chose. Comment les espaces publics, la grande place de San Marcos ou le marché de Rialto ou ses grands axes, ses grandes rues qu'il appellent des rues publiques, des *strade pubbliche*, sont effectivement des lieux qui appartiennent

à tout le monde, où il y a un certain nombre d'usages communs qui sont acceptés. Au contraire, l'espace privé de la maison, définit une sociabilité propre qui est bien sûr celle de la famille, mais aussi d'un groupe élargi dont font partie les domestiques par exemple, les amis, les membres d'une famille affective, que peuvent être par exemple les parents et les marraines.

Et puis il y a cet espace commun qui m'intéresse beaucoup à Venise. Pour celles et ceux qui sont allés à Venise, vous le savez, il y a des petites cours dans Venise, des impasses, des espaces autour desquels sont construites les maisons. Au milieu généralement de la cour, il y a un puits et on voit très bien comment dans ce petit espace commun aux membres du voisinage, que se jouent des tas d'affaires, se jouent des tas de sociabilités et que se jouent les relations sociales, les alliances, mais aussi, bien sûr, les conflits, les agressions que je vois dans mes procès. Cela a été une des choses très fortes que j'ai trouvé au fur et à mesure de la lecture des témoignages dans ces procès vénitiens.

La place des rumeurs

Thaïs

D'accord. Justement, dans ton ouvrage, vu que tu étudies les témoignages, il apparaît la question des rumeurs. Alors je me posais la question : quelle place occupent les rumeurs, dans ces procès ?

Claire Judde de Larivière

La question de la rumeur a été bien étudiée par les historiens médiévistes et est passionnante parce qu'effectivement, dans les villes médiévales, que ce soit en Italie, que ce soit en France, comme l'ont montré les travaux de Claude Gauvard par exemple, il y a effectivement la circulation de bruits, de rumeurs. À Venise, on les appelle « murmurations », c'est-à-dire des choses que les gens se racontent. En anglais, on dit aussi *gossip*. C'est l'idée qu'au sein de la société circulent des informations, généralement des informations politiques, des avis sur la façon dont la ville est gouvernée, des mots, des inquiétudes collectives sur les nouvelles qui arrivent par exemple de la mer Égée au moment de la guerre contre les Ottomans.

On peut traiter ces rumeurs de différentes façons et elles ont été effectivement bien étudiées par les historiens. On voit qu'ici se joue aussi un élément majeur de la société qui est ce qu'on appelle la *fama* en latin, c'est-à-dire la réputation. Les rumeurs se jouent à plusieurs niveaux. Elles construisent non seulement une sorte d'opinion publique sur l'état politique de la société et elles construisent aussi les réputations des uns et des autres. C'est parce que les gens parlent de

Mondes Sociaux : Venise aux quinzième et seizième siècles

leurs voisins qu'ils font exister ou qu'ils donnent une teneur à leur réputation. Moi, j'ai pris au sérieux la rumeur, comme beaucoup d'autres avant moi, pour dire qu'il ne s'agit pas justement seulement de mots, de contre-vérité. Il y a une vérité dans la rumeur et c'est ça qu'il faut prendre au sérieux, c'est-à-dire comprendre ce que dans ces murmurations vénitiennes, les habitants produisent un discours politique, une opinion sur ce qui est en train de se passer dans la ville.

Thaïs

D'accord. Merci beaucoup Claire, c'est la fin de ce podcast. C'était Thaïs pour *Mondes Sociaux*.

Claire Judde de Larivière

Merci beaucoup.